

**Françoise Blum, Héloïse Kiriakou, Martin Mourre, Maria-Benedita Basto, Pierre Guidi, Céline Pauthier, Ophélie Rillon, Alexis Roy et Elena Vezzadini, *Socialismes en Afrique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2021, 716p.**

Burleigh Hendrickson

---

Citer cet article : Burleigh Hendrickson (2023), « Françoise Blum *et al.*, *Socialismes en Afrique* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crhendrickson>

Mise en ligne : avril 2023

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2023.cr03>

---

**C**e volume ambitieux rassemble des chercheurs de plusieurs pays sur trois continents autour de la question des « socialismes en Afrique », vaste sujet traité par de nombreux auteurs. Divisé en trois parties principales (Doctrines et corpus, Socialismes en actes et Socialismes transnationaux), l'ouvrage est bien organisé et couvre un large panel de paysages politico-géographiques ainsi que culturels.

Comment lier tant de « socialismes en Afrique » sur un continent tellement divers ? Le collectif d'auteurs se penche sur les approches comparatives, transnationales et transhistoriques. Au lieu d'identifier une seule forme universelle de socialisme, ces contributions visent à « donner au continent africain, dans la diversité de ses espaces et de ses trajectoires, la place qui lui revient dans l'histoire mondiale des socialismes » (p. 4). Vu la diversité de tout un continent multilinguistique avec des histoires nationales spécifiques, la tâche est certainement ambitieuse. Les auteurs évitent de définir une seule configuration de socialisme africain et cherchent plutôt à « comprendre ce qui fonde l'adoption du socialisme par un pays ou un groupe d'opposants » (p. 2). Alors qu'on voit paraître de nouvelles histoires globales du socialisme en dehors de l'Europe, qui mettent l'Afrique en conversation avec l'Asie, le Moyen Orient ou l'Amérique latine, le continent africain est souvent absent ou sous-traité dans ces contributions. Ainsi, ce volume réoriente l'attention vers l'Afrique en soulignant les influences mutuelles entre les pays africains indépendants, les partis socialistes et communistes nationaux d'anciens colonisateurs, l'Union Soviétique et le bloc de l'Est, ou bien les leaders socialistes des pays du « Tiers-monde » (comme la Chine et Cuba). Principalement historique, cet ouvrage réussit un double résultat : la revendication du passé longtemps marginalisé des socialismes africains, ainsi que l'articulation des visions d'un futur contesté en Afrique.

## **Des approches plurielles à la “question sociale” sur le continent**

Un point fort du volume est de proposer plusieurs approches à la « question sociale » sur le continent. La première partie (Doctrines et corpus) se focalise sur les origines intellectuelles, les discours et les trajectoires des socialismes africains en Algérie, au Soudan, au Ghana, en Angola et ailleurs. La deuxième partie (Socialismes en actes) montre des pratiques/praxis africaines variées qui représentent l'expérience africaine de la guerre froide et les réponses à



l'impérialisme culturel soviétique et occidental-capitaliste dans des zones de l'Afrique anglophone, francophone et lusophone. La troisième partie (Socialismes transnationaux) décèle les échanges entre l'Afrique et le monde extérieur : circulations intellectuelles et syndicales entre métropole et colonie (France-Tunisie), le soft power du Peace Corps américain en Éthiopie, les nouvelles coopérations entre le bloc de l'Est et la Tanzanie ou encore les solidarités postcoloniales entre l'Israël et la Zambie. Mais au lieu de se concentrer principalement sur l'asymétrie de ces relations, les auteurs soulignent des positions et des expériences africaines qui ne sont pas uniquement réceptives. Les pays africains s'imposent dans ces coopérations et, dans plusieurs cas, ils en façonnent la nature. On peut se demander si le fait que toutes les contributions de cette dernière partie soient écrites en anglais est une coïncidence ou bien le reflet des tendances méthodologiques des africanistes francophones<sup>1</sup>, et ce, malgré le mouvement historiographique en France vers les circulations et les « histoires croisées »<sup>2</sup>.

Le premier chapitre de Léon Saur démontre avec clarté les paradoxes multiples des socialismes africains : un leader révolutionnaire comme Grégoire Kayibanda au Rwanda peut être à la fois anti-colonial, catholique, socialiste, marxiste, anti-communiste et autoritaire dans sa politique – ce que l'on voit aussi chez son homologue sénégalais, Léopold Sédar Senghor. Notons que ces deux leaders suivaient les conseils économiques du même père dominicain Louis-Joseph Lebret, un « pétainiste séduit par Marx » qui mena Kayibanda à une « troisième voie » au cours des années 1970, entre le capitalisme et le socialisme dictatorial appelé « socialisme démocratique » (p. 32-34). On voit également dans la contribution suivante d'Antoine Boyer sur le Ghana, la force intellectuelle socialiste du « consciencisme » de Kwame Nkrumah, mouvement qui évolue en parti unique finalement démis par un coup d'État. Comme le note Boyer, cette histoire du socialisme ghanéen se complique encore plus avec une « convergence entre l'islam et le marxisme-léninisme en Afrique », idéologies se situant entre conflit et symbiose (p. 61). Dans une autre contribution, Jean-Michel Mabeko-Tali note que, à la différence de l'Éthiopie qui était au centre de la concurrence idéologique et économique U.S.-U.R.S.S. de la guerre froide<sup>3</sup>, « l'Angola n'était une priorité stratégique ni pour l'une ni pour l'autre des deux superpuissances de l'époque » (p. 71).

Bien que cette première partie du volume, théorique et discursive, soit très claire, j'aurais aimé plus d'engagement avec certains textes fondamentaux des grands penseurs africains sur le socialisme tels que *Liberté : Nation et voie africaine du socialisme*, Tome 2, de Léopold Sédar Senghor (Seuil, 1971) et *African Socialism or Socialist Africa ?* d'Abdul Rahman Mohamed Babu (Zed Press, 1981). L'un des chapitres les plus convaincants sur le plan méthodologique, celui de Klaas van Walraven sur le socialisme Sawaba au Niger, combine l'histoire sociale et l'histoire orale avec les approches transnationales et comparatives. Son étude introduit à des acteurs complexes comme Djibo Bakary, un unioniste qui mena les premières grèves contre la France dans les années 1940-1950. Voilà l'exemple d'un militant qui travaille avec les partis communistes européens (à l'Ouest et à l'Est) pour combattre le colonialisme français, puis adapte le socialisme au terrain local pour arriver à ses propres fins (p. 112-113). On rencontre également Amadou Diop, « un chauffeur de camion et autodidacte en politique, originaire de Zinder, qui forgea une idéologie personnelle à partir de morceaux épars de doctrine socialiste et d'une immersion culturelle dans le soufisme »<sup>4</sup>. On pourra être en désaccord avec van Walraven lorsqu'il suggère que les formes européennes de socialismes n'avaient pas autant de variétés « locales » en combinaison avec la religion (le catholicisme, par exemple) que celles au Niger. Mais l'intérêt de son approche consiste à ne pas traiter le Sawaba comme cas unique, et de faire référence aux croisements et aux parallèles avec d'autres mouvements. Pour les

<sup>1</sup> Les études sur le mouvement étudiant de 1968 au Sénégal par les chercheurs francophones sénégalais, par exemple, ont tendance à se focaliser sur les aspects nationaux/locaux de ce mouvement, aux dépens de la dimension transnationale. Voir, par exemple, Omar Gueye (2017), *Mai 68 au Sénégal : Senghor face aux étudiants et au mouvement syndical*, Paris, Karthala et Abdoulaye Bathily (2018), *Mai 68 à Dakar ou la révolte universitaire et la démocratie*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, L'Harmattan. On peut bien comprendre ces approches, étant donné que le président Léopold Sédar Senghor accusa les étudiants sénégalais d'avoir « singé » le mouvement de mai 1968 en France.

<sup>2</sup> Par exemple, Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (dir.) (2004), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, qui donne un nom aux approches transnationales pratiquées depuis les années 1990 par des africanistes françaises telles qu'Hélène d'Almeida-Topor, Catherine Coquery-Vidrovitch et Odile Goerg (dir.) (1992), *Les Jeunes en Afrique : Évolution et rôle (XIXe-XXe siècles)*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, et plus récemment, Françoise Blum (2014), *Révolutions africaines : Congo, Sénégal, Madagascar années 1960-1970*, Presses universitaires de Rennes.

<sup>3</sup> Ce phénomène est noté ailleurs dans ce volume : Samuel Andreas Admasie, Demessie Fantaye, « Marxism in Ethiopia : Initial Notes and Puzzles », pp. 171-194 et Beatrice Tychsen Wayne, « Transnational Socialisms : Cooperation and Circulations—Peace Corps and Anti-Imperialism in the Ethiopian Student Movement », pp. 669-682.

<sup>4</sup> Notre traduction de : « a truck driver and political autodidact from Zinder who assembled a personal ideology from bits and pieces of socialist doctrine and a cultural immersion in Sufism » (p. 114).

militants du Sawaba, le socialisme représente un discours nationaliste avec des éléments marxistes qui s'imposent dans les luttes globales, par exemple au centre d'entraînement de guérilla en Algérie sous l'influence directe de Che Guevara (pp. 116, 123).

Dans un autre chapitre particulièrement bien écrit de la section « Doctrines et corpus », Malika Rahal et Pierre-Jean le Foll-Luciani décrivent les relations dynamiques entre le parti communiste algérien (PCA) et le front de libération nationale (FLN) en Algérie juste après la guerre (1962-1971). Ils utilisent des sources variées (entretiens avec d'anciens militants du PCA, FLN, presse militante, documents privés) afin de « [distinguer] trois attitudes au sommet comme à la base des organisations : participer, fusionner, s'opposer. Jamais exclusives les unes des autres et ne correspondant pas toujours à des moments chronologiques distincts, elles cohabitent ou se confrontent parfois, reflétant la créativité, la complexité et la fluidité de cette période » (pp. 255-256). Cela leur permet d'explorer l'interdiction du PCA par Ahmed Ben Bella, qui n'était pas forcément liée à l'anticommunisme mais plutôt guidée par des enjeux politiques. Le coup d'État de 1965, qui porte au pouvoir le militaire nationaliste Houari Boumediene, conduit à la création d'organisations d'opposition regroupant le PCA clandestin et la gauche du FLN (p. 270). Ces auteurs concluent que pendant les années 1960, « le socialisme est même revendiqué de toute part », aussi bien par les régimes du FLN de Ben Bella que par ceux de Boumediene ou de leurs opposants (p.273).

## Les multiples facettes du mouvement et les échanges transnationaux

La deuxième partie, « Socialismes en acte » est composée de chapitres avec des centres d'attention variés : la comparaison du socialisme rural (au Mali, au Sénégal, au Mozambique, en Tanzanie et en Éthiopie) avec ses formes en ville (à Baongo et à Luanda), ainsi que la production culturelle du socialisme en Afrique (le cinéma, la musique, etc.). On note les multiples facettes du mouvement, qui n'est ni limité aux intellectuels, ni à la politique tout court. Alexis Roy démontre l'importance de la politique agricole au Mali où l'on voit à la fois une « célébration des valeurs 'ancestrales' » et un « projet modernisateur constituant une rupture, un contre-modèle par rapport à celui du colonisateur qui a exercé sa domination et son système capitaliste » (p. 289). Mettant l'accent sur la production culturelle, Gabrielle Chomentowski dévoile l'impact des investissements soviétiques dans le cinéma (et la propagande) en Afrique, qui ont eu une influence importante malgré la concurrence du cinéma de l'Amérique du Nord et de l'Europe de l'Ouest (pp. 478-479). Au-delà des échanges cinématographiques afro-européens, Catarina Laranjeiro dévoile l'émergence du *Third Cinema Movement* en Afrique et en Amérique du Sud qui vise à « activer une conscience révolutionnaire globale à travers le cinéma »<sup>5</sup>. Elle interroge la création d'un cinéma révolutionnaire national de Guinée-Bissau au moment de sa libération du colonialisme portugais afin de critiquer « l'appellation problématique 'Lusophonie' »<sup>6</sup>. Selon elle, mettre l'Angola, le Mozambique et la Guinée-Bissau dans le même cadre analytique (car liés par le même joug colonial portugais) ne fait que « reproduire des assemblages et frontières coloniales, mais néglige aussi ce qui est propre à chaque contexte »<sup>7</sup>. Comme le note Laranjeiro, cette approche nie les relations et les échanges importants du *Third Cinema Movement* révolutionnaire en dehors de cette Lusophonie, telles que les influences cruciales des cinéastes sénégalais Ousmane Sembène et Paulin Soumanou Vieyra (p. 530), ou des contacts directs avec le « cinéma guérilla » de Cuba (pp. 521-524).

La dernière partie, « Socialismes transnationaux : coopération et circulation », est la plus cohérente des trois au niveau thématique. Elle analyse des solidarités entre l'Afrique et les pays d'Europe de l'Ouest et de l'Est, entre la Zambie et Israël, ainsi que l'impact des partis politiques étrangers ou des agences indépendantes gouvernementales (comme le *Peace Corps*) sur les sociétés africaines. Chris Rominger contribue à l'histoire de la gauche tunisienne en soulignant les mouvements trans méditerranéens de deux personnages semi-périphériques – le communiste « radical » Mukhtar al-'Ayari et le socialiste « modéré » Hassan Guellaty autour de la Grande Guerre et des années 1920 (p. 572). Dans une contribution particulièrement nuancée, Rominger affirme l'insuffisance des épithètes (« radical » et « modéré ») pour décrire ces deux hommes avec des identités politiques bien plus fluides. Les « horizons politiques » disponibles aux Tunisiens de cette époque étaient également restreints ou ouverts par

<sup>5</sup> « activate a global revolutionary conscience through cinema » (p. 519).

<sup>6</sup> « the problematic label of Lusophony » (p. 530).

<sup>7</sup> « reproduce colonial patterns and borders but also to neglect what is singular and unique to each context » (p. 530).

des « circonstances contingentes » créées par la migration et la coopération franco-tunisienne (p. 587). Dans une autre approche, Béatrice Tychsen Wayne « examine comment le programme du *Peace Corps* en Éthiopie contribua sans le vouloir à la forme particulière de socialisme qui y émergea dans les années 1970 »<sup>8</sup>. Contrairement aux arguments qui montrent que la coopération mène à une domination coloniale, Wayne affirme que les circulations d'idées « n'apparaissent pas seulement à travers la coopération et les affinités, mais peuvent aussi être favorisées par les désaccords et les tensions entre les groupes »<sup>9</sup>. De manière très originale, l'auteure montre que, malgré les intentions du programme du gouvernement américain, le *Peace Corps* a renforcé le mouvement étudiant éthiopien qui devint à la fois critique de la politique américaine impérialiste et de celle de son propre gouvernement.

Plus largement, on pourrait déplorer un manque de cohésion dans les usages de la transnationalité, des circulations ou des comparaisons dans la structure choisie pour cet ouvrage. On se demande en fait si le volume aurait pu être divisé méthodologiquement plutôt que thématiquement à l'intérieur de ces trois parties, pour garder plus d'unité intellectuelle. Certains chapitres restent quand même principalement au niveau de l'analyse nationale (voir Raison-Jourde, van Walraven, Roy, Rahal et Le Foll-Luciani) tandis que d'autres sont plus représentatifs des histoires croisées (Chomentowski, Burton, Schler). Voyant la diversité des positions, les auteurs auraient pu mieux définir leurs usages méthodologiques particuliers de ces termes. Ils semblent parfois hésiter à tirer des conclusions en réponse aux très bonnes questions qu'ils soulèvent, mais cela est probablement dû aux complexités de chaque cas abordé. Cela reste donc un ouvrage d'exploration et d'ouverture plutôt qu'une réponse définitive à « la question des socialismes en Afrique ». Comme le note l'historien de l'Afrique Frederick Cooper dans sa conclusion – ce qui témoigne du pouvoir du volume – l'ensemble des contributions n'envisage pas l'Afrique comme une simple unité de recherche, mais a plutôt tendance à la pluraliser (p. 683). Ce n'est ni une histoire de la faillite du socialisme populaire, ni de la victoire de multiples régimes autoritaires socialistes. *Socialismes en Afrique* est plutôt « une multiplicité d'histoires » qui « démontre la richesse des possibles en termes d'imagination politique », avec ses contraintes et ses potentialités (p. 699).

Burleigh Hendrickson  
Pennsylvania State University (Etats-Unis)

## Bibliographie

- ALMEIDA-TOPOR (d') Hélène, COQUERY-VIDROVITCH Catherine et GOERG Odile (dir.) (1992), *Les Jeunes en Afrique : Évolution et rôle (XIXe-XXe siècles)*, Tome 1, Paris, L'Harmattan.
- BABU Abdul Rahman Mohamed (1981), *African Socialism or Socialist Africa ?*, London, Zed Press.
- BATHILY Abdoulaye (2018), *Mai 68 à Dakar ou la révolte universitaire et la démocratie*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris, L'Harmattan.
- BLUM Françoise (2014), *Révolutions africaines : Congo, Sénégal, Madagascar années 1960-1970*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- GUEYE Omar (2017), *Mai 68 au Sénégal : Senghor face aux étudiants et au mouvement syndical*, Paris, Karthala.
- SENGHOR Léopold Sédar (1971), *Liberté 2 : Nation et voie africaine du socialisme*, Paris, Seuil.
- WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (dir.) (2004), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil.

<sup>8</sup> « examines how the Peace Corps program in Ethiopia unintentionally helped to shape the particular iteration of socialism that emerged in Ethiopia in the 1970s » (p. 670).

<sup>9</sup> « do not singularly occur through cooperation and affinity, but can also be productively fostered through dissent and tensions between groups » (p. 670).